

« Ce qui est moderne, c'est de bien dire les vers »

Alors qu'il présente bientôt *La Mort d'Agrippine* d'Hercule Savinien de Cyrano de Bergerac, Daniel Mesguich nous explique comment il a sorti cette pièce superbe de l'oubli. PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

LA MORT D'AGRIPPINE

Hercule Savinien de Cyrano de Bergerac, mise en scène Daniel Mesguich, avec Sarah Mesguich, Sterenn Guirriec... Du 13 mars au 20 avril au théâtre Déjazet.

Un mot sur l'auteur de *La Mort d'Agrippine*, cet Hercule Savinien de Cyrano de Bergerac, auteur du XVII^e siècle que l'on connaît surtout comme personnage d'Edmond Rostand. Comment l'avez-vous lu ?

Je le connaissais parce que j'avais lu son unique roman, *L'Autre Monde*, un voyage dans la lune écrit au XVII^e siècle. C'est poétique, drôle, d'une insolence politique énorme sous Louis XIV. J'ai rencontré un jour deux écrivains, Michel Chaillou et Jacques Roubaud, et l'un d'eux m'offre le livre, *La Mort d'Agrippine*. Je ne l'ouvre pas pendant quinze ans. Et un jour par désœuvrement, je tombe sur le livre, et lis des vers sublimes. Et je découvre un des grands textes de littérature française, inconnu, joué une ou deux fois, de manière confidentielle. C'est un chef-d'œuvre, à l'égal de Racine et de Corneille. Cyrano de Bergerac a été recouvert

par le personnage qu'en a fait Rostand. Rostand ne l'a pas trahi, il l'a pris par le bout de la lorgnette. Il était très courageux, bretteur, c'est vrai, mais homosexuel et grand écrivain, ce qui n'apparaît pas chez Rostand.

Pourquoi est-il demeuré inconnu ?

Il était très athée, l'instruction jésuite a donc refusé de monter ce texte, mais même les laïcs s'en sont méfiés, l'ont trouvé trop radical et il est donc resté dans le purgatoire. Son athéisme n'est pas un athéisme bourgeois, c'est un athéisme profond, mystique. A notre époque de retour du religieux, ce n'est pas

rien de faire entendre un personnage comme celui-là. C'est comme s'il disait qu'il fallait ne croire en rien. D'ailleurs dans la pièce, tout le monde ment, chaque scène révèle que la précédente était tissée de mensonge. Mais *La Mort d'Agrippine*, c'est surtout l'œuvre d'un poète. Son imagination est débridée, il sonde les âmes humaines, dans ce qu'elles peuvent avoir de plus noir. Il invente des formules qui annoncent Baudelaire, Nerval. Il est déjà au XVII^e siècle, un poète maudit.

Et pour le théâtre, qu'est-ce qu'offre *La Mort d'Agrippine* ?

Elle permet tout. La scène d'exposition est pulvérisée, les codes de l'époque sont annoncés, et pulvérisés à leur tour. Le personnage d'Agrippine sait que le théâtre n'existe pas. Tout le long de la pièce.

Était-ce aussi une volonté de revenir aux origines de la langue moderne, en travaillant ces vers du XVII^e siècle ?

Nous avons accompli un travail très poussé sur la langue, notamment avec ma femme et mes filles qui jouent dans la pièce... Le travail en amont a été sans concession. Partout où l'on joue l'alexandrin aujourd'hui, on joue en prose. Or, paradoxalement, c'est dans le respect de l'alexandrin, qu'il apparaît le plus moderne. Comme si l'inconscient parlait à travers la langue. Je pense que la modernité passe par la civilisation, et je crois que l'avant-garde qui cherche à choquer le bourgeois, alors même que la bourgeoisie adore être choquée, fait fausse route. Pour moi, la vraie avant-garde est dans l'analyse qui fait basculer les pensées que l'on croit les plus naturelles. Si l'on a des formes modernes sur scène, c'est parce que nous ne sommes pas dans la méconnaissance du classicisme. Aujourd'hui, ce qui est moderne, c'est de bien dire les vers. Le raffinement de la langue, savoir entendre les différences des mots, connaître la syntaxe, pour connaître la pensée, c'est essentiel. De ce point de vue-là, mon travail est un combat pour la langue.



© CHANTAL DE PAGNE/PALAZON 2018